

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 3 (1926)
Heft: 25

Artikel: Mon voyage sur le continent [à suivre]
Autor: Valentino, Rudolf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-729784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MON VOYAGE SUR LE CONTINENT

par RUDOLF VALENTINO

Lorsque Rudolf Valentino vint en Europe en 1924 avec sa femme, il écrivit ses impressions de voyage dans lesquelles il consigna non seulement les choses et les personnes qu'il vit, mais aussi ses impressions personnelles sur lui-même. Ces mémoires parurent alors dans *Mon Ciné* et nous sommes persuadés que nos lecteurs les liront avec intérêt maintenant que ce pauvre garçon n'est plus et qu'il laisse parmi de nombreux cinéphiles de profonds regrets :

Je me prépare à écrire mes impressions de voyage, à mettre sur le papier les choses que je pense, les choses que je fais, les gens que je rencontre, toutes les sensations de plaisir ou de profit que je ressentirai à partir du moment où je quitterai le sol bienveillant d'Amérique jusqu'au moment où j'y reprendrai pied.

C'est une grande chose de voir un rêve devenir réalité. Les songes sont rares aujourd'hui et les réalisations encore plus rares.

On dit qu'il n'y a que les fous et les poètes qui soient capables de rêver... c'est pourquoi je vais tenter de devenir poète.

Je vais sur le continent.

Je vais « chez moi ». « Chez moi » dans le vieux pays, « chez moi » dans ma famille, et c'est pour moi une chose considérable. Je ne vais pas seulement chez moi pour dire : « Comment allez-vous ? », « Comment avez-vous été ? ». Non, je vais chez moi, attiré par je ne sais quoi d'indéfinissable.

* * *

Voilà dix ans, j'arrivai en Amérique, sans argent et inconnu.

Je ne savais pas ce que j'y venais faire, je ne savais pas ce que j'allais devenir. Personne ne vint à ma rencontre lorsque je posai le pied sur la jetée. Personne ne savait que j'arrivais et, si quelqu'un l'avait su, il ne s'en serait point soucié.

Il aurait pensé :

— Allons, encore un pauvre Italien qui vient rejoindre les pauvres Italiens d'Amérique.

Rien ne pouvait avoir moins d'intérêt que ma vie. C'était celle d'un homme qui venait tenter la fortune sur la terre de la liberté, rien de plus.

Mais je voulais plus que la simple fortune. Mes ambitions s'élevaient au-dessus de la terre et allaient se nouer autour des étoiles. Je voulais la renommée, je voulais l'amour. Je voulais voir mon nom répandu par le monde, et je voulais que ce nom éveillât l'amour partout où il atteindrait.

Je m'étais dit à moi-même :

— Je ne rentrerai chez moi que lorsque je serai devenu *quelqu'un*. Quel désir ! quel songe !

* * *

J'écris tout ceci pour m'aider à réaliser moi-même dans mon cerveau comment mes rêves sont devenus tangibles.

Quelquefois, en secret, je me pince, selon la bonne vieille mode, pour savoir si réellement je ne songe pas.

Quelquefois j'ai peur de m'éveiller et de me retrouver dans ma solitude, sans amis, sans rien.

Quelquefois, je suis inquiet. Nul n'est sûr de l'avenir.

* * *

Quand j'épousai Natacha à Mexico, j'étais avec elle de grands projets.

Nous pensions déjà à ce grand voyage, nous avions déjà obtenu notre passeport et nous ne pensions pas aux difficultés qui devaient surgir.

Nous étions comme deux enfants, Natacha et moi... Nous nous asseyions l'un en face de l'autre, pour nous regarder, et nous nous disions :

— Quand nous serons à Londres, nous ferons ceci.

— Quand nous serons à Paris, nous irons là.

Et alors j'ajoutai :

— Et quand nous serons en Italie... Oh ! alors, quand nous serons en Italie, je vous montrerai ceci... et ceci... et cela... je vous montrerai la rue ensoleillée où je jouais à saute-mouton quand j'étais enfant... je vous montrerai la chambre où je suis né... vous verrez la terre qui a reçu mon père et ma mère... vous rencontrerez mon frère et ma sœur, et les filles et les garçons parmi lesquels j'ai grandi... Sous la belle lune italienne, je retrouverai mes souvenirs d'enfance... et le cher et distant passé qui m'a conduit à l'heureux et brillant présent...

Et alors Natacha me réveillait et me rappelait qu'il fallait penser à nos malles, à nos permis, à nos billets, à nos achats, à nos visites d'adieu.

A tout ce qui, enfin, annonce un long voyage.

juillet.

* * *

Demain, je ferai enregistrer nos passeports. Demain est arrivé.

Tout est arrangé. Nous n'avons pas passé plus de dix minutes au bureau des passeports.

Le photographe qui fit mon portrait d'identité me dit :

— C'est un grand plaisir pour moi, M. Valentino ; j'espère faire aussi bien que vos opérateurs.

A vrai dire, ma physionomie m'était apparue plus agréable dans les portraits de studio.

Je n'avais fait aucun achat. Je comptais me faire habiller à Londres. Non seulement à cause de la renommée qui s'attache aux tailleurs londoniens, mais aussi parce que les vêtements sont moins chers qu'à New-York.

Ce n'est pas une raison parce qu'on est artiste de cinéma pour ne pas faire de petites économies.

Quant à Natacha, elle ne parlait que de Paris, car c'est toujours à Paris que pense une femme qui veut se commander des robes.

* * *

Je suis si nerveux que je ne parviens pas à fixer mon esprit sur rien. Je n'ai aucune sensation définie, sinon que je suis sur l'*Aquintania* et que c'est le matin.

Je suis presque inconscient et je suis mortellement fatigué. Je commence à comprendre que j'ai beaucoup travaillé au cours des mois passés et même des années passées... et à présent je suis fatigué.

Je défais et refais ma valise. J'ai emporté un appareil photographique, bien que Natacha assure que je ne sache pas faire de photographies.

Elle dit que je suis un futuriste dans cet art, parce que je prends toujours deux ou trois images sur le même cliché... et c'est vrai.

Et voilà trois jours que je n'ai plus d'appétit.

* * *

Le jour suivant.

Sur le quai il y avait foule pour nous voir partir. Je le confesse que cela ne me fut pas déplaisant, parce que... dix ans plus tôt, j'avais débarqué seul...

J'aime tous les pays et tous les peuples et je voudrais que tous les pays et tous les peuples m'aimassent, mais mon grand amour va à l'Amérique, parce que c'est le pays d'or qui me donna le monde.

Aussitôt que nous eûmes perdu New-York de vue, il fallut s'occuper de notre installation. Nous avions avec nous M^{me} Werner, la tante de Natacha.

Nous avions un splendide appartement, et nous le trouvâmes entièrement rempli de fleurs, de messages, de lettres, de paniers de fruits et de cartes. Il y avait des cartes de gens que nous connaissions et de gens que nous ne connaissions pas.

J'aurais voulu pouvoir remercier tout le monde. Nous passâmes la journée à lire les lettres et les cartes et ce fut après que je ressentis combien nous étions fatigués. Natacha décida que nous resterions dans notre appartement et que nous y prendrions nos repas.

Demain, nous serons plus près de l'Europe, plus près de « chez nous ».

* * *

Le jour d'après.

Je me suis levé tôt ce matin.

Je regarde par le hublot les vagues mousseuses bondir autour du bateau, le ciel bleu. J'ai l'impression de bras blancs de femme qui s'arrondissent autour du monde.

Mentalement, je compose un poème sur ce sujet. Ah ! comme mes obligations professionnelles sont loin en ce moment.

Nous déjeunons dans notre salon, tante, Natacha et moi. Natacha dit que je devrais monter sur le pont. Je n'en ai pas la moindre envie. Je veux me reposer, à tout prix.

Je pense en ce moment que le public est sans pitié parce qu'il ne comprend pas assez que les artistes ont besoin de repos.

Avec Natacha, je viens d'établir une liste de tout ce que nous désirons voir en Europe. Je m'occupe spécialement de Londres, Natacha s'occupe de Paris.

Tante déclare que nous ressemblons à deux enfants qui vont au Jardin zoologique.

Nous avons fait ce soir une longue promenade sur le pont, et Natacha m'a taquiné à propos de deux jeunes filles qui erraient en même temps que nous, avec leur père — j'imagine — et qui s'arrangeaient pour nous rencontrer à chaque tournant des coursives.

Elles étaient très adroites.

— Vous allez voir, me dit Natacha, qu'elles vont vous demander votre photographie.

Mais elles ne le firent pas.

La lune était splendide, ronde au sommet du ciel, l'eau noire comme la nuit...

* * *

Le dernier jour.

Les heures ont suivi les heures, et ce furent des heures d'étrange beauté et de repos. De temps à autre, on nous demandait sur le bateau de prendre part à quelque manifestation de plaisir. Nous refusions, Natacha et moi. Je donnais souvent un peu d'argent, afin de pouvoir contribuer au succès d'une œuvre, mais je voulais que tout le monde sentît que danser en ces moments était hors de question.

La suite au prochain numéro.